

En CE2, le maître, c'est Monsieur Delabarre. Tous les élèves l'adorent. Il est drôle, et on est surtout contents de pas avoir Monsieur Sergent. Monsieur Sergent a fait de la prison ou a été sergent, ce n'est pas clair. Il est brun et chauve et vieux et il crie des trucs en allemand. Il a un pardessus beige comme l'inspecteur Gadget dans lequel il recroqueville son cou comme un vautour. Les poils noirs de son sourcil gauche se plient en accent circonflexe. Il a un petit carnet noir en cuir où il note toutes les informations, sans doute pour le KGB :

« Et que fait-on dans la classe entre les cours ? »

« Et qu'est-ce que c'est que ce bout de papier qui circule ? »

« Et qu'est-ce qu'on mâchonne comme un bovin là ? »

Monsieur Sergent déteste les chewing gum. « Bandes de vauriens ! Est-ce que je viens coller mes chiques sous votre table de séjour ? » Monsieur Sergent parle comme à la guerre mondiale. Dès qu'on le voit, on arrête de mâcher. A l'étude, son sourcil nous scrute sans cesse. On ne bouge plus du tout, les yeux grands ouverts, l'air naturel. On espère qu'il va changer de cible avant que la salive déborde. Dès que l'accent poilu retombe, on colle vite le chewing-gum où on peut, pour pas se faire piquer.

Bref, je suis bien contente d'être avec Monsieur Delabarre, qui parle de ses discussions avec son cheval et qui fait tout le temps des blagues à sa voisine. Il toque à la porte de la classe d'à côté et dit « C'est quand même bien pratique cette porte interclasse ! Parce que je voulais vous demander, Madame la comtesse... »

Je ne sais pas si elle est vraiment comtesse, d'autant que Monsieur Delabarre change tout le temps son nom : comtesse Dourakine, comtesse du Barry (comme le pâté alors on rit) ... Elle a l'air méchante, mais M. Delabarre arrive à la faire rire. Comme son cheval n'a pas toujours les réponses à nos questions, il va demander à la comtesse des trucs comme « pourquoi Monsieur Tu ne se balade jamais sans son s ? », ou « pourquoi le masculin l'emporte toujours, ce qui n'est pas très galant ? ». La comtesse sait bien répondre, mais c'est moins drôle que le cheval.

Parfois ils discutent un peu contre la porte en oubliant qu'on existe. Quand on commence à faire trop de bruit, elle lui demande s'il n'a pas bientôt fini de faire le pitre car elle a un cours à terminer.

Tous les mois, il y a le concours de poésie.

C'est n'importe quoi.

Tout le monde récite à fond les ballons, pour montrer qu'on la connaît par cœur, et la classe applaudit. Moi ça me donne envie de pleurer. Benjamin boulotte les *Trois microbes* comme des

Pépitos. On comprend même pas le titre ! J'espère qu'il va chopper la rubéole pour la peine, ou la rage !

Un jour c'est mon tour.

Je tire le papier. Faites que ça soit pas les microbes... Elle est vraiment trop débile cette poésie.

La classe a le cou tendu vers mes doigts qui tremblent...

« Au choix ! ».

Brouhaha soudain : « Encore *L'alligator* » ! C'est la poésie la plus courte, on l'a entendue déjà trois fois. Mais, *L'alligator*, moi j'aime pas. J'aime juste le dessin que j'ai fait pour illustrer mon cahier. Mon alligator a vraiment la classe, et j'ai bien mélangé les couleurs de son lac (il faut quand même qu'il soit à l'aise, déjà que sa poésie est pourrie, pauvre bête). Peut-être que Papa m'a un tout petit peu aidée. Papa sait bien dessiner, et pas que des femmes nues.

Non, ça ne sera pas l'alligator. D'une voix claire j'annonce : « *Elle avait pris ce pli*, de Victor Hugo ».

La classe s'arrête comme au loup glacé, les yeux ronds. Sur l'estrade, je me mets en place comme devant la poutre à la gymnastique du mercredi quand la prof me sort de ma cachette derrière les tapis. « Respirer, c'est le secret » a dit Papa.

« *Elle avait pris ce pli* ».

« *Elle avait pris ce pli, dans son âge enfantin, de venir dans ma chambre un peu chaque matin* ». On m'enserme d'un seul regard, comme s'ils voulaient tous ma photo. Benjamin a la bouche ouverte. Lui, il aurait déjà fini.

« *Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère. Elle entrait et disait : "bonjour, mon petit père"* ». Mon visage s'illumine. Papa me le dit souvent : quand je souris, mon visage s'illumine.

« *Prenait ma plume, ouvrait mes livres, dérangeait mes papiers, et riait !* » Je ferme les yeux. Je vois cette petite fille mettre gaiement le souk dans le bureau de son père. Je sens que la classe la voit aussi. Peut-être qu'en vrai ça l'énerve et qu'il râle comme Papa, mais vu que c'est Victor Hugo, il arrive toujours à retourner la situation.

« *Et maintes pages blanches entre ses mains froissées, d'où je ne sais comment, venaient mes plus doux vers* ». Monsieur Delabarre veut dire que voilà, c'est comme ça qu'... « *Et dire qu'elle est morte* ».

Silence.

Je regarde la classe avec des yeux noirs. Benjamin a toujours la bouche ouverte.

« *Que dieu m'assiste* ».

*« Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste. J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux, si j'avais en partant vu quelque ombre en ses yeux ».*

Personne n'applaudit. Tout le monde regarde Monsieur Delabarre, un peu embêté que j'ai appris la suite de la poésie. A la récré, je l'entends dire tout bas à la comtesse que l'année prochaine il coupera l'extrait à coller dans notre cahier.

Je retourne à ma place en regardant tous les yeux qui me regardent. Le concours de poésie est fini pour aujourd'hui. Benjamin boude parce que j'ai gagné.

Du coup ça me console un peu de mon dessin : j'ai déchiré deux fois la page parce que j'arrivai pas mettre de la joie dans les papiers dérangés de Victor, mais mon cahier est déjà tout maigre à cause d'une saleté de grenouille sur l'étang de Jacques Prévert. Mamie dit qu'il faut parfois accepter de pas y arriver.

Résultat : Victor Hugo est chauve avec une barbe noire, il ressemble à Papa, il est moche.

La petite fille a des tresses blondes et des taches de rousseur. Elle est tellement laide qu'il vaut vraiment mieux pour elle qu'elle soit morte.